

Les sources de Pline dans sa description de la Troglodytique et de l'Ethiopie (NH 6, 163-97)

Pline l'Ancien traite de la Troglodytique et de l'Ethiopie à la fin de sa description de l'Asie, c'est-à-dire à la fin de la description du monde habité qu'il a conduite à partir de *Gades* (Cadix), selon une double boucle embrassant d'abord l'Europe, ensuite l'Afrique et l'Asie. Que l'Ethiopie, le pays des «faces-brûlées», soit ainsi dissociée de la Libye des Grecs et de l'Afrique des Romains ne doit pas étonner. La limite entre l'Afrique et l'Asie est pour Pline l'Ancien, comme pour beaucoup de ses prédécesseurs, le Nil. Mais étant donné que les Ethiopiens nilotiques s'étendent de part et d'autre du Nil en amont de Syène (Assouan), on constate un certain embarras de notre auteur qui n'a pu se résigner à séparer radicalement le peuplement de la rive gauche du Nil de celui de la rive droite.

Aussi signale-t-il à plusieurs reprises des peuplades éthiopiennes du côté de l'Afrique ou de la Libye (*Ex Africae latere*, 6, 180; *Libyae latere*, 191). Ce ne sont toutefois là que de brefs scrupules. Comme Pline croit à l'origine occidentale du Nil, réaffirmée encore avec éclat sous Auguste par Juba II de Maurétanie, en même temps qu'à l'existence d'un *Aethiopicum mare*¹ baignant au sud un continent tronqué, il étend sa description de l'Ethiopie jusqu'aux confins de la Maurétanie² que peuplent notamment les Ethiopiens *Perorsi* et *Hesperii*, à localiser dans l'actuel Sud-Marocain.

Il n'est pas jusqu'aux îles situées en face des côtes atlantiques de l'Afrique, et en premier lieu les îles For-

¹ NH 6, 209; *Aethiopicus oceanus*, 2, 245; 6, 196.

² Ibid., 6, 195; cf. aussi 6, 197: *confine Africae iuxta Aethiopas Hesperios*.

tunées (Canaries) ³, qui ne soient rattachées en quelque sorte à l'Asie et coupées de la Maurétanie déjà évoquée au livre 5 ⁴, puisqu'elles sont mentionnées par le Naturaliste immédiatement après les îles plus ou moins mythiques de la mer Ethiopique et ferment ainsi la description de l'Asie. Dans cette communication toutefois, nous nous bornerons au cadre de l'Ethiopie nilotique et érythréenne.

Le relégation de ces régions lointaines à la fin de la description du monde habité n'a sans doute pas été sans conséquences sur la qualité de leur présentation. A. Klotz, qui fut l'un des meilleurs spécialistes de Plinius l'Ancien au début de ce siècle, a remarqué ⁵ qu'au long des livres géographiques une négligence croissante conduisait le Naturaliste à se soucier de moins en moins d'élaborer et de composer sa description à partir des sources diverses qu'il consulte. Il faudrait cependant ajouter que la chorographie de pays extérieurs à l'administration et à l'ordre de l'*imperium Romanum* était une tâche beaucoup plus difficile que la description géographique de la Bétique ou de la Narbonnaise ⁶.

Immédiatement avant d'évoquer le littoral africain de la mer Rouge, Plinius a traité de la péninsule arabique ⁷. Sur le point de décrire avec un luxe remarquable de détails cette région fort exotique pour un Romain, il s'est abrité expressément derrière l'autorité du roi Juba II de Maurétanie, tout en annonçant aussi son intention d'exploiter les enseignements de la campagne malheureuse qu'Aelius Gallus mena jusqu'au Yémen au début du principat d'Auguste: *In hac tamen parte arma Romana sequi placet nobis Iubamque regem, ad eundem Gaium Caesarem scriptis uoluminibus de eadem expeditione Arabica* ⁸: «Mais dans cette partie (de notre description), il nous plaît de suivre les armes romaines et le roi Juba, qui a écrit un important

3 Ibid., 6, 202-5; mais en 6, 201, Plinius classe les îles Purpuraires de Juba parmi les *Mauretaniae insulae*.

4 Ibid., 5, 2-16 notamment.

5 A. Klotz, Recension de D. Detlefsen, 'Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius und ihre Quellen', dans *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 172 (1910) p. 475, n. 3.

6 Cf. à ce propos les réflexions de Strabon, 3, 4, 19 (C 165-86).

7 *NH* 6, 142-62.

8 Ibid., 6, 141; cf. aussi 12, 58 et 32, 10.

ouvrage destiné au même Gaius Caesar à propos de cette même expédition d'Arabie». En effet, le roi de Maurétanie, plus célèbre comme érudit que comme souverain au dire de Pline⁹, fut chargé par Auguste d'écrire à l'intention de C. Caesar, envoyé en mission en Orient un an avant notre ère, un ouvrage sur l'Arabie dont le titre devait être *Arabica*¹⁰.

Il s'agissait apparemment, non d'une monographie consacrée à l'expédition arabe du prince, fort mal connue et dont les modernes ont même pu mettre la réalité en doute¹¹, mais d'un gros dossier censé informer le prince de la géographie, de l'ethnographie et sans doute aussi de l'histoire de l'Arabie. En fait, l'ouvrage était une compilation livresque qui devait certainement beaucoup et aux historiens d'Alexandre et à la tradition des *Traité de la mer Erythrée*, mais avait aussi probablement recours au rapport d'Aelius Gallus que Pline ne mentionne pas parmi les sources de son livre 6. Les fragments qui nous en sont parvenus permettent d'affirmer qu'il évoquait un cadre beaucoup plus large que celui qu'annonçait le titre, en n'excluant aucun des rivages alors connus de l'océan Indien et de ses appendices, le golfe Persique et le golfe Arabe (notre mer Rouge). Il accordait assurément une importance toute particulière aux grandes voies du commerce depuis l'Inde jusqu'au Nil, et singulièrement aux routes maritimes de la mousson dont il esquissait l'histoire¹². C'était un pot-pourri encyclopédique où les données zoologiques, botaniques et minéralogiques trouvaient leur place, surtout dans la mesure où elles pouvaient être tenues pour des *mirabilia*, des merveilles.

On comprend dans ces conditions que Juba ait été sans doute la principale source de Pline l'Ancien dans sa description de la côte africaine de la mer Rouge, ou Troglodyti-

9 Ibid., 5, 16.

10 NH 9, 115. *Arabica* est bizarrement compris comme désignant les habitants de l'Arabie dans l'édition des Belles Lettres (C.U.F.).

11 Sur cette campagne arabe, cf. J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique* (Rome 1978) pp. 319-21; G. W. Bowersock, *Roman Arabia* (Londres 1983) pp. 58-58.

12 NH 6, 96-106.

que¹³. Pline remarque lui-même¹⁴ que, de tous les auteurs, c'est Juba qui semble avoir enquêté en cette matière de la façon la plus consciencieuse: *Iuba, qui uidetur diligentissime persecutus haec*. Des érudits comme C. Müller¹⁵ sont allés jusqu'à lui attribuer la quasi-totalité des §§ 165-177 de Pline, c'est-à-dire en fait toute la description de la Troglodytique, car les §§ 163 et 164 sont consacrés exclusivement aux dimensions de la mer Rouge et de ses côtes et font état d'estimations de Timosthène, amiral de Ptolémée II, d'Eratosthène, d'Artémidore et d'Agrippa, auteurs auxquels Pline a volontiers recours quand il traite des dimensions d'autres parties de l'œcoumène.

Le fait est qu'à propos de l'extrémité du littoral qu'il attribue à la Troglodytique (et qui, en réalité, empiète beaucoup sur l'océan Indien), le promontoire mossylique (Ras Antarah, à presque 200 km. en deçà du cap Guardafui par la côte?), Pline¹⁶ mentionne à nouveau Juba, mais en prenant apparemment quelque distance à l'égard de son opinion: *A Mossylico promunturio Atlanticum mare incipere uult Iuba praeter Mauretania suas Gadis usque nauigandum coro*¹⁷, *cuius tota sententia hoc in loco subtrahenda non est*, c'est-à-dire: «Juba soutient qu'à partir du promontoire Mossylique commence l'océan Atlantique sur lequel on doit naviguer avec le *corus* le long de ses Maurétanies jusqu'à Gadès; son opinion dans sa totalité en ce point [de notre description] ne peut être passée sous silence».

Il s'agit là, en effet, d'une vision de l'Afrique particulièrement archaïque qui attribue à ce continent une forme triangulaire. Deux des côtés représentant respectivement le littoral de la Méditerranée et celui de la mer Rouge et de l'océan Indien, le troisième côté, le plus long, était censé s'étendre du nord-ouest au sud-est (ou l'inverse). Le choix

13 Bien que Pline, 6, 169, semble ne faire commencer la Troglodytique qu'au delà de Bérénice des Troglodytes (Sikkat Bender, au delà du Ras Benās), nous considérons l'ensemble de la rive africaine de la mer Rouge comme le *Trogodyticum latus*, par opposition à la rive arabe (cf. 6, 163-64).

14 *NH* 6, 170.

15 C. Müller, *Fragm. Hist. Graec.*, 3, p. 477.

16 *NH* 6, 175.

17 Le *corus* est en réalité un vent soufflant de l'ouest nord-ouest. Sur la bévée de Pline, cf. nos *Recherches*, p. 60, n. 133.

du promontoire mossylique comme sommet sud-est du triangle est significatif. Ainsi Juba ne semble pas avoir eu connaissance du cap des Aromates, l'actuel cap Guardafui, qui est l'extrémité nord-orientale de l'Afrique connue des Grecs depuis au moins 200 avant notre ère¹⁸ et déjà mentionnée par Artémidore¹⁹, un peu avant 100 avant J.-C., sous le nom de Corne du Notos. Par la suite, Juba est encore cité à mainte reprise: au même § 175, à propos d'un itinéraire maritime mettant en relation un promontoire érythréen de l'Egypte et les «îles» *Adanu* (en réalité les presqu'îles d'Aden et de Petit Aden)²⁰; au § 176, à propos d'une énumération de tribus troglodytes; enfin au § 177, Pline le suit en Nubie et même en Egypte où il affirmait l'importance de l'implantation des populations arabes, ce qui devait légitimer à ses yeux qu'il étendit jusqu'au Nil l'horizon de ses *Arabica*.

En plusieurs occasions cependant, Pline oppose l'opinion de Juba à celle d'autres auteurs évoqués vaguement: au § 170, tout en célébrant, nous l'avons vu, la diligence du roi, il remarque que celui-ci a omis de mentionner deux villes de Bérénice, à moins que les copies de l'œuvre de Juba dont il dispose ne soient fautives (*nisi exemplarium vitium est*); mais il ne nous dit pas quelle source lui a permis de combler cette lacune. Au § 176, si Juba pense qu'on peut naviguer jusqu'aux îles *Adanu*, Pline note que tous les autres auteurs (*reliqui omnes*) estiment que l'ardeur du soleil interdit toute navigation, opinion qui, soit dit en passant, est plus archaïque que celle de Juba. Parmi ces auteurs, dont l'expression imprécise *reliqui omnes* ne nous autorise en rien à penser qu'ils avaient été consultés en nombre par le Naturaliste, il faut compter assurément Ephore d'après un autre passage de Pline²¹. En d'autres occurrences, des assertions anonymes sont discrètement évoquées, sans être opposées à celles du roi de Maurétanie. «D'aucuns» (*aliqui*) n'expliquent pas qu'on ait renoncé à prolonger le canal de la mer Rouge au delà des lacs Amers

18 J. Desanges, *Recherches*, pp. 298-99.

19 Strabon, 16, 4, 14 et 15 *initio* (C 774).

20 J. Desanges, *op. cit.*, p. 157, n. 39.

21 *NH* 6, 199.

par la crainte de provoquer une inondation en Basse Egypte, mais par le refus de risquer une corruption des eaux du Nil²². D'autres auteurs (*alii*) donnent à la localité d'*Aenum* le nom de *Philoterias*²³, celui-là précisément qu'a seul retenu l'érudition moderne. D'aucuns (*aliqui*) signalent dans la mer d'Azanie un promontoire *Hippalus*²⁴. D'aucuns (*aliqui* encore) mentionnent au delà du *portus Mossylitis* une ville nommée *Baragaza*²⁵, semblant ainsi dépasser l'horizon des connaissances de Juba vers le sud-est de l'Afrique. Il y en a aussi (*sunt qui*) pour prétendre que la rive ultérieure du Nil, c'est-à-dire sa rive droite, appartient encore à l'Afrique, et non à l'Ethiopie²⁶. D'autre part, Pline mentionne²⁷, à propos d'observations faites à Bérénice des Troglodytes et à Ptolémaïs des Chasses, les travaux d'Eratosthène sur la circonférence de la terre, et il intervient lui-même²⁸ pour s'étonner qu'un peu au delà d'Adoulis, il y ait un golfe inconnu, alors que les marchands connaissent des rivages plus lointains.

Il apparait donc que Pline a tenu compte d'autres sources que les *Arabica* et qu'il s'est plu parfois à risquer l'amorce d'un débat. Il n'est pas jusqu'à la différence de suffixation que l'on observe dans les expressions *promunturium et portus Mossylites* (174) et *Mossylicum promunturium* (175) (cette dernière seule expressément attribuée à Juba) qui ne semble dénoncer un changement de source. Pourtant il est fort possible que cette variété de sources ne soit, au moins pour partie, qu'une illusion entretenue par Pline, qui, dans plus d'un cas, se serait contenté de reprendre des opinions déjà mentionnées par Juba et que celui-ci repoussait ou laissait simplement à l'arrière-plan en refusant d'en partager la responsabilité.

Il y a là une part d'incertitude considérable, surtout si l'on tient compte de l'érudition extrême du roi et du fait

22 Ibid., 6, 166.

23 Ibid., 6, 168.

24 Ibid., 6, 172.

25 Ibid., 6, 174. Sur ce point, cf. nos *Recherches*, pp. 159-60.

26 Ibid., 6, 177.

27 Ibid., 6, 171.

28 Ibid., 6, 173.

qu'il possédait le grec beaucoup mieux que Pline²⁹. Il faut sans doute ajouter que l'emploi du parfait pour introduire une opinion divergente par rapport au présent de la description empruntée à Juba (*promunturium quod aliqui Hippalum scripsere*, 172; *reliqui omnes propter ardorem solis nauigari posse non putauerunt*, 176) paraît suspect³⁰: tout se passe comme si Pline voulait marquer que ces auteurs anonymes sont antérieurs à la source principale; dès lors on est tenté de penser qu'ils étaient cités par celle-ci. Rappelons que par deux fois, dans la description des ports de l'Inde atteints grâce à la mousson³¹ et dans celle d'Oman³², toutes deux inspirées des *Arabica* de Juba³³, Pline qualifie certaines sources de *priores* en les opposant à Juba, c'est-à-dire d'antérieures à celui-ci.

Il s'agit alors de compagnons d'Alexandre ou d'écrivains hellénistiques. En fait, Pline a dû adopter dans l'historique de la mousson une organisation du temps qui est en réalité celle de Juba. Mais en ce qui concerne la description de la Troglodytique, on ne peut arriver à une totale certitude. Il semble acquis, en tout cas, que Juba a fourni l'essentiel de la matière et que les auteurs allégués de la façon la plus vague sous la forme d'un prudent pluriel n'ont permis au mieux que quelques correctifs. On peut aussi être assuré que Juba, qui n'avait aucune connaissance directe des rivages de la mer Rouge, s'était adonné avec ardeur à la lecture des auteurs alexandrins de *Traité de la mer Erythrée*. Peut-être, en revanche, n'avait-il pas consulté à ce propos les *Géographoumènes* d'Artémidore, source principale de Strabon, qui semblent avoir évoqué la côte

29 J. André, 'Erreurs de traduction chez Pline l'Ancien', dans *REL*, 37 (1959) pp. 203-15. En 37, 108, Pline prétend que Juba explique le nom de l'île Topaze par le fait que les navigateurs la cherchaient souvent dans le brouillard qui l'enveloppe, car «topazin» signifie «quaerere», «chercher», dans la langue des Troglodytes. Or dans *topazin*, il faut reconnaître l'infinitif grec *topázzein*, «conjecturer», «chercher à deviner». C'est un jeu de mot grec fait par des navigateurs grecs. Pline a mal compris l'anecdote étymologique de Juba qui, écrivant en grec, ne peut guère se voir imputer une telle bévue que le Naturaliste, à tout le moins, ne relève pas.

30 D. Detlefsen, *Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius und ihre Quellen* (Berlin 1909) p. 140.

31 *NH* 6, 105.

32 *Ibid.*, 6, 149.

33 Pour le premier passage, cf. 6, 96. Les faits rapportés par Juba sont considérés par Pline comme *enarrata proxime*; cf. nos *Recherches*, p. 317, n. 54.

africaine des Somalis sur une distance sensiblement plus longue³⁴. Pline, quant à lui, utilise pour l'aire érythréenne deux fois Artémidore, dans les paragraphes d'introduction donnant les mesures de la mer Rouge, qui ne sont vraisemblablement pas empruntés à Juba (163-164), et dans la description de l'Arabie³⁵, en opposant son orthographe du nom du golfe d'Ailana (golfe d'Aqaba) à celle qu'adoptait Juba.

Les sources auxquelles a eu recours Pline dans son tableau de l'Ethiopie nilotique semblent au premier regard plus diverses. D'assez nombreux auteurs hellénistiques sont cités et l'histoire de la région esquissée, il est vrai sans ordre et comme incidemment, à partir de la relation des éclaireurs de Néron³⁶, c'est-à-dire d'une documentation postérieure de plus d'un demi-siècle à la rédaction des *Arabica* de Juba. Toutefois ce dernier est encore mentionné comme l'auteur d'une liste de localités nilotiques situées en amont de Syène (Assouan)³⁷. Nous croyons que cette liste provient plutôt de ces mêmes *Arabica* que des *Libyca*. L'énumération en effet se borne à la rive droite ou arabe du Nil (*Et prius Arabiae latere... Sic prodidit Bion. Iuba aliter...*)³⁸, pour laquelle Pline connaît aussi une liste de Bion qu'il lui oppose.

Pour l'autre rive, la rive africaine, seule la liste de Bion est mentionnée. Cela donne à penser que Pline a consulté directement Bion, ou, à tout le moins, qu'il ne l'a pas consulté par l'intermédiaire de Juba. Par la suite, il n'est plus fait état de Juba dans la description de l'Ethiopie. Toutefois, on remarquera que la dernière partie de cette description (189-195) est orientée par rapport aux Troglodytes et à la mer Rouge, donc par rapport au golfe Arabe. On ne peut dès lors exclure que Juba ait parfois été mis à contribution sans être cité. Nous savons qu'il parlait des *Asachaei*³⁹, peuple obscur mentionné par Pline au § 191 sous le nom d'*Asachae*.

34 Strabon, 16, 4, 14 (C 774).

35 *NH* 6, 156.

36 *Ibid.*, 6, 186.

37 *Ibid.*, 6, 179.

38 *Ibid.*, 6, 178-79.

39 *Ibid.*, 8, 35.

A. Klotz⁴⁰ en a déduit que dans ce dernier passage Pline utilisait Juba. Mais cette déduction ne s'impose pas: Juba s'intéresse aux grands serpents qui vivent sur le territoire de ces indigènes, tandis que Pline les définit comme des tribus d'éléphantophages. D'autre part, l'orthographe de l'ethnique est légèrement différente chez l'un et chez l'autre. Nous hésitons donc à faire de Juba la source essentielle des §§ 189-195, bien que cette description soit reliée par l'intermédiaire d'une phrase de transition (*in ora autem ubi desimus continui montes ardentibus similes rubent*, 188 in fine) à la fin de l'évocation du littoral de la Troglodytique, au § 176. Là, les limites des possibilités de navigation étaient imputées à l'ardeur du soleil (*propter ardorem solis*); mais Pline indique nettement que Juba, la source principale du passage, se singularise en signalant un itinéraire pour gagner la «mer ouverte», c'est-à-dire l'océan Indien au delà du golfe d'Aden.

Parmi les auteurs d'époque hellénistique, le plus souvent cité est Bion de Soloi, auteur d'*Aethiopica*⁴¹. Au § 178, Pline copie son itinéraire de la rive arabe du Nil, depuis Syène jusqu'à Méroë, en l'opposant à celui de Juba sans le moindre effort d'harmonisation et d'identification, alors même que certaines séquences de toponymes figurent dans les deux listes avec de simples variantes orthographiques. On imagine combien il est difficile de nos jours d'isoler des toponymes, souvent obscurs, par des coupes judicieuses à opérer dans ces séquences que des siècles de tradition manuscrite ont profondément altérées⁴².

Au § 180, l'itinéraire de la rive africaine du Nil (la rive gauche) est également donné par le Naturaliste d'après Bion, selon toute vraisemblance, même si ce dernier n'est cité qu'à la fin de l'énumération des toponymes et d'une façon qui pourrait apparaître au premier abord comme

40 A. Klotz, *Quaestiones Plinianae geographicae* (Berlin 1906) p. 204.

41 F. Jacoby, *F. Gr. Hist.*, III, C, 1, 668, pp. 280-82.

42 Cf. J. Leclant, 'Recherches sur la toponymie méroïtique', dans *La toponymie antique*. Actes du colloque de Strasbourg, 12-14 juin 1975 (Leyde 1977) pp. 151-52; pour une tentative d'identification de nombre de ces toponymes, cf. K.-H. Priese, 'Orte des mittleren Niltals in der Ueberlieferung bis zum Ende des christlichen Mittelalters', dans *Meroitica*, 7 (1984) pp. 484-97. De toute façon, il conviendrait de revoir les principaux manuscrits de Pline l'Ancien.

incidente. Bion est encore cité (183) après Dalion et Aristocréon, mais avant Basilis et Simonide le Jeune, dans une liste de voyageurs d'époque hellénistique qui ont proposé une évaluation de la distance de Syène à Méroë. L'hypothèse la plus naturelle est que cette liste est constituée selon un ordre chronologique.

Enfin Bion est mentionné une quatrième et une cinquième fois (191 et 193) pour corriger les données d'Aristocréon (et peut-être de Juba) sur l'Éthiopie nilotique en amont de Méroë. Bion a vécu vraisemblablement au III^e siècle avant notre ère. Il est très remarquable que dans son itinéraire de la rive africaine du Nil en aval de Méroë, au § 180, il ait jugé bon de signaler qu'à partir de la localité de *Zamnes* (non identifiée et inconnue par ailleurs) les éléphants commencent à apparaître. On peut supposer dès lors qu'il s'intéressait particulièrement à la chasse aux éléphants, si importante au début de l'époque lagide, à partir de Ptolémée II, et qui comportait certainement ses itinéraires. On sait que des chasseurs d'éléphants ainsi qu'un cornac ont laissé leur signature sur les jambes des deux colosses méridionaux du temple de Ramsès II à Abou-Simbel⁴³. Ce type d'itinéraire nilotique à l'usage des chasseurs d'éléphants n'a dû être utilisé fréquemment qu'au début du règne de Ptolémée II, car par la suite le trafic des éléphants vivants se fit par la voie maritime, moins difficile que la voie nilotique⁴⁴.

Aristocréon, apparemment un peu antérieur à Bion d'après l'ordre de la liste des voyageurs grecs qui ont proposé une évaluation des dimensions de l'Éthiopie, est cité par Pline dans une section consacrée à l'Éthiopie nilotique en amont de Méroë (191). Nous avons déjà dit qu'il faisait ici fonction de source principale que le témoignage de Bion corrige seulement. Un peu plus loin, mais toujours dans la même section (192), Pline signale qu'une tribu d'Éthiopie a pour roi un chien et qu'elle en devine les ordres d'après

43 A. Bernard, O. Masson, 'Les inscriptions grecques d'Abou-Simbel', dans *REG* 70 (1957) pp. 1-46; J. Desanges, 'Les chasseurs d'éléphants d'Abou-Simbel', dans *Actes du 92^e congrès national des sociétés savantes*, Strasbourg et Colmar, 1967, section d'archéologie (Paris 1970) pp. 31-50.

44 J. Desanges, *Recherches*, p. 254 et passim.

les mouvements qu'il fait. Or Elien⁴⁵, qui rapporte ce fait curieux de façon plus détaillée, nous dit qu'il le tient d'Hermippe de Smyrne, disciple de Callimaque, et que celui-ci l'avait emprunté à Aristocréon. La citation d'Hermippe nous permet de vérifier l'étendue du recours de Pline à Aristocréon: il en a tiré la trame des §§ 191 et 192. Mais on ne peut attribuer à Aristocréon la responsabilité des §§ 189 et 190 qui nous conduisent vers l'intérieur jusqu'au Nil à partir de la Troglodytique. Au contraire, on peut considérer comme l'indice d'un changement de source le fait que dans ces paragraphes il est question d'une «partie africaine» dans le pays de Méroë (*in Africae parte... ex Africae parte*, 190), alors qu'Aristocréon évoquait «le côté de la Libye» (*Libyae latere*, 191) en s'attachant à la même rive gauche du Nil.

Le dernier voyageur hellénistique nommément utilisé par Pline dans le cours de sa description est Dalion, alors qu'il est probablement le premier par la chronologie, si l'on se réfère une fois de plus à la liste du § 183. Dans la section consacrée à l'Ethiopie intérieure saisie à partir des Troglodytes et de la mer Rouge (189-195), son témoignage intervient après ceux d'Aristocréon (191-192), de Bion (193) et d'auteurs anonymes (*a quibusdam*, début du § 194). Il avait remonté le Nil (*subuectus*, 183) bien en amont de Méroë, probablement sous Philadelphie. Sans doute avait-il entendu parler d'un infléchissement vers l'ouest du cours du fleuve quand on le remontait encore plus loin, car Pline fait appel à son témoignage pour la partie du Nil qui coulerait parallèlement à la Grande Syrte et à l'océan Méridional (194).

Quelle qu'ait été l'ampleur de la reconnaissance menée par Dalion sur le fleuve à partir de Méroë, il dépasse indiscutablement les limites de son expérience et fait appel à la théorie quand il prolonge le cours du Nil, par les déserts situés au Sud de la Grande Syrte, jusqu'à la Maurétanie, en donnant pour voisines du Nil des populations comme les Oecalices⁴⁶ et les Perusii, mieux connus sous le nom de

45 Elien, *NA* 7, 40.

46 *NH* 6, 194.

Pharusii⁴⁷, dont nous savons par d'autres sources qu'elles vivaient à la lisière saharienne du pays des Maures.

Dalion, qui fut sans doute un des premiers auteurs alexandrins d'*Aethiopica*, sinon le premier, avait un penchant marqué pour le merveilleux, qu'il révèle bien en conférant à l'hyène la faculté de retenir et de prononcer le nom des enfants⁴⁸. Il n'est pas pour autant certain qu'il soit la source de la liste des peuples fabuleux du désert (195) qui fait suite à la phrase que Pline lui attribue expressément, et clôt la description de l'Ethiopie intérieure. A cette liste succèdent encore quelques évaluations de distance essentielles: mesures en milles romains de la largeur et de la longueur des sphragides d'Agrippa contenant l'Ethiopie et nombre de journées de navigation fluviale, puis de marche, entre Méroë et l'océan Ethiopique (196); à quoi il faut ajouter enfin quelques considérations générales sur la situation de l'Ethiopie et sur ses contours (197).

Les sources utilisées pour ces évaluations sont spécifiques. Les voyageurs alexandrins sont ici abandonnés, même si nous savons par Pline qu'ils avaient proposé des chiffres divers. Pour la distance de Syène à Méroë, au § 183, Pline a mentionné l'évaluation en journées de route faite par Timosthène, amiral de Ptolémée II, et des évaluations en milles romains à partir des données en stades d'Eratosthène et d'Artémidore ou provenant directement de Sebosus, un auteur mal connu dont on aimerait savoir avec certitude s'il est antérieur ou postérieur à Juba. Au § 196, prenant en considération le cadre de l'Ethiopie dans son ensemble, ou plutôt un cadre trop large puisque s'y ajoutent la mer Rouge en longitude (en réalité la Troglodytique?) et la Haute-Egypte en latitude, il a recours à Agrippa. Enfin un anonyme signalé pompeusement au pluriel (*quidam... diuiserunt*) lui sert de caution pour l'itinéraire de Méroë à l'océan Ethiopique qu'il qualifie de longitudinal, contre toute attente et, en tout cas, contre l'usage d'Agrippa.

Outre ces deux groupes de sources, les voyageurs alexandrins et Juba d'une part, les auteurs d'ouvrages de

47 J. Desanges, *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité classique* (Dakar 1962) p. 231; cf. *Pherusa*, nom d'une femme de race noire à Pompéi, R. Etienne, *La vie quotidienne à Pompéi* (Paris 1966) p. 141.

48 F. Jacoby, *F. Gr. Hist.*, III, C, 1, 666 F1, p. 278.

géographie générale ou de cartes proposant des mensurations pour les grandes divisions ou les **grands axes de l'œcoumène** d'autre part, deux autres types de documents bien différents et de valeur fort inégale ont permis à Pline d'enrichir son exposé.

Le Naturaliste a en effet rajeuni les données hellénistiques dont il disposait soit directement, soit par l'intermédiaire de Juba, en mettant à profit les enseignements des expéditions éthiopiennes menées par Rome sous l'Empire. D'abord celle de Pétronius, préfet d'Egypte, en 25/24 avant notre ère (181), ensuite la reconnaissance des éclaireurs de Néron effectuée entre 61 et 63 après J.-C. (184-185). Ces relations, dont nous ignorons sous quelle forme et éventuellement par quels intermédiaires elles sont parvenues à Pline, sont d'ailleurs assez enrobées dans le contexte et introduites de façon plutôt incidente.

La campagne de Pétronius ne semble évoquée que pour défendre les armées romaines du reproche d'avoir provoqué la dévastation de l'Ethiopie dont la décadence remonterait aux lendemains de la guerre de Troie. Quant aux éclaireurs de Néron, leur grand mérite pour le Naturaliste est d'avoir déterminé une fois pour toutes la véritable distance de Syène à Méroë; et l'on sait de fait, par un autre passage de Pline⁴⁹, que leurs observations permirent de dresser une carte de l'Ethiopie. Malheureusement l'itinéraire détaillé que Pline leur emprunte, enrichi d'intéressantes observations sur la limite septentrionale à partir de laquelle ils avaient vu apparaître un certain nombre d'espèces animales, se termine et se dissout dans une évocation assez confuse de l'île de Méroë dont on ne sait dans quelle mesure exacte ils la cautionnent.

Entre cette relation en forme de digression et le groupe des paragraphes consacrés à la Troglodytique intérieure et à l'Ethiopie au delà de Méroë (189-195), à nouveau placés sous la dépendance des sources hellénistiques, Pline insère, aux §§ 187 et 188, une énumération de **particularités anthropologiques monstrueuses**, en développant le thème posidonien de l'aptitude des pays où s'exerce la rigueur du

49 *NH* 12, 19.

feu à produire dans une fécondité désordonnée un pullulement de créatures anormales. C'est le seul passage de la description de la Troglodytique et de l'Ethiopie qui trouve un parallèle dans la *Chorographie* de Méla. Le rapprochement entre Méla, 3, 90-92, et Pline l'Ancien, 6, 187-188, permet d'établir que les populations privées de narines, de langue ou de lèvres etc., étaient mentionnées par Cornélius Népos dans la relation qu'il donnait d'un périple effectué par Eudoxe de Cyzique sous le règne du roi lagide Ptolémée IX Lathyre.

Mais, à en croire Méla⁵⁰ et Pline⁵¹, Népos faisait effectuer par Eudoxe une navigation de la mer Rouge à Gadès, autrement dit un périple de l'Afrique, que l'on ne retrouve aucunement dans le récit détaillé des navigations d'Eudoxe que Strabon⁵² a emprunté, pour le critiquer âprement, à Poseidonios⁵³. On connaît le goût de Népos pour les *Mirabilia*. Son amplification fallacieuse du récit de Poseidonios a dû être recueillie par la source commune de Méla et de Pline dans la description des côtes de l'œcoumène. Composée à l'extrême fin de la République⁵⁴, cet ouvrage a été utilisé par Pline dans son évocation des rivages éthiopiens de l'océan Méridional, notamment au § 197, que l'on peut comparer avec Méla, 3, 94-95. Il s'agit là d'une description aussi traditionnelle que fictive dont on retrouve bien des éléments dans le *Périple d'Hannon*⁵⁵.

Ici (187-188) le Naturaliste a eu recours à ce traité sur les littoraux pour illustrer un thème posidonien introduit sous forme de digression, et il n'a pas hésité à détacher ces observations paradoxales du cadre des navigations d'Eudoxe, à savoir l'extrémité orientale du continent africain d'où commençait la navigation de mousson qui permit, à partir de l'extrême fin du II^e siècle avant notre ère, une liaison maritime directe avec l'Inde. En effet, Pline use de son emprunt pour amplifier l'évocation du royaume de

50 Méla, 3, 90.

51 *NH* 2, 169.

52 Strabon, 2, 3, 4-5 (C 98-102).

53 Cf. nos *Recherches*, pp. 151-73.

54 Je renvoie ici à une étude d'A. Silberman, 'Les sources de date romaine dans la *Chorographie* de Pomponius Méla', à paraître dans la *Revue de Philologie*.

55 *Périple d'Hannon*, 14-16, dans *G.G.M.*, I, pp. 10-13.

Méroë avant d'en revenir à l'étendue des côtes (*In ora autem...*, 188 in fine).

Ainsi s'est organisée dans un ordre capricieux, en quelques grandes masses souvent mal raccordées entre elles, une description de la Troglodytique et de l'Ethiopie étroitement déterminée par ses sources non seulement dans sa substance, mais aussi dans sa structure. Les côtes de la mer Rouge et de l'océan Indien jusqu'au cap des Mossyles (ras Antarah?) sont évoquées avec un assez grand luxe de détails qui contraste avec la sécheresse et l'obscurité des quelques lignes que leur consacre la *Chorographie* de Méla⁵⁶.

C'est que Pline a bénéficié des *Arabica* de Juba, ce qui lui a permis de négliger pour cette section la description des côtes de l'œcoumène d'époque octavienne dont Méla s'inspire. L'ouvrage de Juba lui a été également d'un grand secours pour sa description de la rive droite du Nil et du désert oriental. On ne peut guère douter que le roi de Maurétanie ne se fût déjà livré à un travail de marqueterie érudite d'où les citations d'auteurs hellénistiques n'étaient pas absentes⁵⁷. Son œuvre a donc incité Pline à utiliser, par son intermédiaire ou directement, les *Aethiopica* composés par toute une série de voyageurs alexandrins du III^e siècle avant notre ère.

Le Naturaliste a juxtaposé leurs témoignages dans une composition sans grande rigueur: tout au plus s'attache-t-il d'abord à l'Ethiopie cisméroïtique, pour laquelle il dispose aussi d'une relation succincte de la campagne de Pétronus sous Auguste et d'un itinéraire des éclaireurs de Néron, pour aborder ensuite, à partir de la mer Rouge, donc sous un angle insolite, l'Ethiopie transméroïtique, en renouant avec les sources hellénistiques et sans doute avec Juba. Dans l'intervalle, à l'occasion d'une digression, il n'a pu s'empêcher de puiser des faits pittoresques dans la description du littoral suivie par Méla, mais en les détachant de leur cadre côtier.

Il reviendra à cette source, en franchissant le seuil des

⁵⁶ Méla, 3, 80.

⁵⁷ Il connaissait probablement les *Aethiopica* de Philon, cf. Pline, 37, 108.

connaissances hellénistiques pour évoquer les rivages d'un mythique océan Méridional, baignant un continent arbitrairement tronqué. Isolés dans cette composition tourmentée, de brefs développements sont consacrés à la métrologie: mesures des rives de la mer Rouge (163-164), de la distance Syène-Méroë (183, début de 184, qui permet d'introduire le récit des éclaireurs de Néron), mesures de l'Ethiopie (196). Leurs sources semblent spécifiques et on les retrouve dans les développements métrologiques épars dans l'ensemble des livres géographiques de l'*Histoire Naturelle*.

Tel quel, cet ensemble constitue, surtout dans sa partie éthiopienne, un tableau d'une foisonnante incohérence; sa chronologie est variable et, en son sein, les ensembles spatiaux empiètent les uns sur les autres. Les toponymes, très nombreux, sont souvent répétés sous une forme plus ou moins corrompue; parfois même ils sont difficiles à isoler, pris qu'ils sont dans des énumérations brutes dont le découpage repose sur de multiples hypothèses d'érudit.

Des changements d'orientation insidieux ne sont pas à exclure, à preuve telle évaluation en journées de marche empruntée à Bion⁵⁸, dont Méroë n'est pas l'aboutissement méridional, comme on s'y attendrait, mais bien l'aboutissement septentrional, ce qui fait soupçonner que peuvent se dissimuler des itinéraires de retour que Pline ou ses sources intermédiaires n'ont pu identifier comme tels. Bref l'hétérogénéité des sources et les insuffisances de la composition mettent à la disposition de l'érudition moderne un puzzle d'une richesse fort énigmatique, que le recours à l'ensemble de la documentation géographique léguée par l'Antiquité et les lents progrès accomplis dans l'intelligence des inscriptions méroïtiques ne sont pas près d'ordonner de façon satisfaisante.

JEHAN DESANGES

⁵⁸ NH 6, 193: *a Sembobiti Meroen uersus*. Or Sembobitis est situé dans l'île des Transfuges, cf. 6, 191, donc au sud de Méroë.